

Prologue

Ce livre a déjà été écrit par ma mère jusqu'à la dernière ligne. Tandis que je le recopie voilà qu'il s'écrit autrement, s'éloigne malgré moi de la nudité maternelle, perd de la sainteté, et nous n'y pouvons rien.

Je décide d'incruster dans cette construction qui désobéit à maman des feuillets tirés de sa sainte simplicité. Le livre par excellence serait plein de livres et de ces photos magiques que l'on voit s'animer sous le regard d'un lecteur passionné, il s'ouvrirait sur des villes qui donneraient sur d'autres villes où ma mère aura séjourné. La plupart du temps on voit ma mère accrochée à moi d'une part et à sa canne de l'autre. Elle a le visage levé vers moi, elle me consulte d'un regard brillant, je lui souris et elle me croit. Je suis son père maternel.

Et si elle avait été aussi grande que moi? Ou plus grande?

Ce n'est pas le livre que je voulais écrire.

Je ne l'écris pas.

C'est ma mère qui l'a dicté cette dernière année (2013), sans le vouloir, sans qu'elle le veuille, sans que je le veuille. Cette année avait commencé en 1910, elle était immense, surtemporelle et cependant je pressentais qu'elle mourrait, avant la fin.

Le 1^{er} Juillet : jour unique entre tous ses jours où elle aura été à la fois morte et vivante. Je la tenais embrassée à jamais.

C'est le premier juillet sans elle, non, pas sans Ève.

Le 1^{er} Juillet quelque chose d'invisible, inaudible, illisible est passé entre nous dans la chambre.

À ce moment-là il n'y avait pas de temps. Un intervalle, sans mesure. Sans horaire. Sans avant. Sans av. Juste avant le sans ève, sans événement.

C'est là que je veux rester.

Je passe.

Aujourd'hui c'est tout de suite déjà le 12 Juillet 2013.

13 Juillet 2013

« Elle m'a *toujours consolée* » pensais-je. Et maintenant que je n'ai plus son corps à toucher, maintenant que depuis douze jours elle m'est enlevée comme depuis un toujours démesuré, maintenant qu'elle n'habite plus que le cœur de mon âme, maintenant que le mot « maman » est devenu timide et orphelin, pourra-t-elle

me consoler? Les peurs et les douleurs campent devant le portail.

Et moi, puis-je la consoler, comme je l'ai *presque toujours* consolée? La dernière fois que je lui ai dit « n'aie pas peur, mon adorée », j'étais à quatre pattes devant le cercueil, il y a onze jours de ce juillet aux ténèbres enflammées, « je ne te quitte pas du regard, mon adorée », pas un millième de seconde de ce temps dilaté, jusqu'à ce que la porte nous sépare, je n'ai pas perdu un seul de tes visages, dans le fracas du temps. J'ai ramassé chaque dernier instant, la dernière gorgée d'eau, le dernier mot le dernier baiser¹, comment aurais-je pu parler aujourd'hui si je n'avais pas scellé la fente de tes lèvres encore tièdes avec mes lèvres, si je n'avais pas posé ma bouche sur ta bouche pour en goûter passionnément le nouveau froid? Sur les restes froissés presque effacés de tes lèvres.

Restez avec moi, restes de maman.

1. La dernière gorgée d'eau, je l'ai injectée avec une seringue par la fente de ta bouche entrouverte à 23 heures le dimanche 30 Juin. Tu gisais sous la dalle invisible d'un sommeil pesant. Le dernier mot que tu as hissé hors du poids du silence, ce fut mon nom, deux fois prononcé le même dimanche vers 17 heures, avec un léger intervalle, mais ta voix étant incolore et très lointaine, je n'ai pas pu déchiffrer le message : était-ce un appel au secours, une plainte, une lettre, je ne saurai jamais. C'était un mot. Les derniers jours il y eut des jours sans mot. Parfois des ombres de mots. Je t'ai dit : je suis là. À 5 heures du 1^{er} Juillet, accotée à ton lit, je n'ai rien dit, je ne voulais pas te réveiller, je t'ai regardée dormir. Noter qu'elle n'ouvrait pas les yeux, et cependant elle voyait.

J'ai trois cahiers dont Ève est la reine, la ruine, l'héroïne. Ma mère les a semés afin que je ne meure pas de sa fin pendant le premier désert.

Ève n'a jamais rien fait exprès. Elle accorde. Elle laisse faire. Elle est la grâce même.

Ces cahiers ont l'utilité qui est la vertu de ma mère

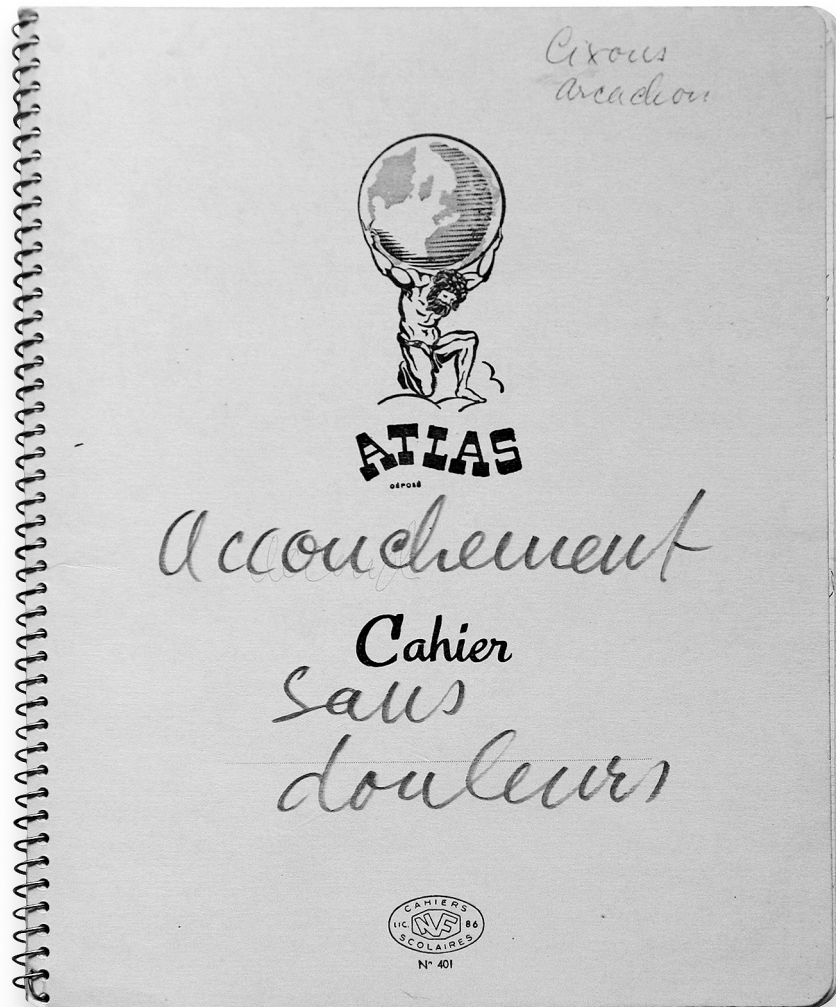
Ils n'ont pas d'autre souci que d'accompagner les voyageurs et d'aider à mieux trépasser

Quand maman me lancinait de février à mai, me disant continuellement aidemoiaidemoiaidemoi, des centaines de fois par jour, quand allongée dans sa barque elle me requérait, penchée sur elle, au plus étroit, après avoir abaissé les barreaux du lit de métal je disais avec une intensité égale à la sienne, « dis-moi ce que tu veux que je fasse pour toi, je le ferai ». Et elle : « Rien ».

J'ai fait ces Riens. Les voici.

Le Très Long Voyage

Cahiers 10-12



Le Long, très long Voyage. On connaît le but, mais on ne sait pas combien de temps va durer le périple, si des années, ou des années et des années, des années désarmées, c'est une odyssee qui se terminera non par un *nostos*, mais par une descente dans la cave souterraine; ou bien, non, peut-être la fin sera-t-elle retrouvaille? On ne sait pas combien de haltes, séjours, volte-faces nous attendent. Cela aura fait trois ans, plus peut-être, que je cabote à ahan avec maman. Sans le secours de mes gardiens les cahiers, il n'y aurait pas d'odyssee, mais une seule bouillie vagissante. J'ai tout oublié.

Chaque mois ou presque on abordait une autre île, un nouveau rocher où nous attendait quelque maléfice inconnu. Il y en a tant eu – quand je jette un regard sur telle photo (je n'en ai jamais prise, aucune. Les preneurs sont mes amis, mon fils) un saisissement me fait trembler : c'est le processus de l'altération infinie, de la mutation, donc, en vérité, du travail virulent de la mort qui m'est révélé d'un coup. Pendant la vie, penchée le nez sur le visage de maman je ne vois qu'elle-à-l'instant, et même peut-être ne vois-je jamais que l'immuable, l'immortel éclat de ses yeux en qui-vive, je m'accroche à ce pétilllement qui n'aura jamais changé à la fin et

j'écarte sans effort les nombreux traits qui font l'œuvre de défiguration. Pourtant j'ai soigné son aspect avec obstination. Ainsi, à grande difficulté, l'avais-je transportée en 2011 chez une dermatologue pour nettoyer son visage, envahi comme le jardin hirsute de broussailles, de kératites très affairées à grossir et proliférer. On aurait dit des tiques. Au moins les derniers mois ces parasites ne sont pas réapparus. Les poils aux lèvres, au menton, pas tous, mais tous ceux que l'on pouvait arracher, aussi. Les photos m'ahurissent. Les immensités des mutations, à la fois infimes et brutales me font l'effet atterrant de l'apocalypse. Je crois et ne crois pas mes yeux. Et cependant c'est Ève. Ève comme envoûtée, mordue. Je ne peux pas le croire. Il aura donc fallu des siècles pour creuser, laminier, étranger, amenuiser, et cependant c'est bien elle, morte aussi, c'est absolument elle aucun changement ne la change, ce qui lui arrive n'arrive pas à l'amour absolu que je lui porte et où elle demeure.

J'ai oublié. Voilà le merveilleux mystère : j'oublie et dans l'oubli sont gardées les traces, mais arrachées à leurs coordonnées, à leurs localisations dans le temps. Ainsi dans l'espace libre de l'univers tourne sur son axe invisible *l'époque couin-couin*. Il s'agit d'une séquence assez longue, des semaines, des mois peut-être, où, assise dans son fauteuil (ce n'était donc pas en 2013, l'année où elle est entrée en allongement), habillée, munie de livres (dont je l'approvisionnai au-delà de toute lecture jusqu'au jour où elle cessa de se servir de ses mains), elle

proférait une série de syllabes en une seule phrase couinée interminablement.

Une fois je lui demandai si l'époque couin-couin finirait un jour, mais elle n'en savait rien. Elle devait couin-couiner et à la longue je finis par me mithridatiser.

Je note ici que mes sentiments d'alors étaient empreints de l'exigence naturelle qui fut toujours la mienne, et qui ne me quitta qu'en janvier 2013 lorsque nous passâmes dans le dernier chapitre. Dès lors je n'eus pas pu *demandeur* quoi que ce soit à ma mère. C'était l'au-delà. Nous n'étions plus debout. Elle était couchée sur le dos pour toujours, dans sa barque, moi j'étais à genoux tantôt d'un côté tantôt de l'autre et je halais dans la boue du temps sans date

Entrée de Victoire

C'est ici que se produit l'entrée de Victoire. Victoire est son vrai nom. Dans un autre temps, soit du temps de la vie de Derrida, soit du temps de la vraie vie d'Ève, j'aurais fait justice poétique de Victoire, de son être et de son nom. Notre médecin a tout de ces êtres volants qui partent d'Ovide en tant qu'oiseau, grive en ce cas, et nous parviennent aviateur de machines volantes dans Proust, et cette beauté naturelle qui s'élance depuis la joie de vivre, je l'ai aimée davantage de m'être aussi familière, et comme commandée par la joie que maman, après l'avoir cultivée pendant cent ans, venait brutale-